

The Apostles Review

FICTION, POÉSIE ET ESSAI HISPANO-CANADIENS

Numéro 16 – Automne 2015



**BELU – DUQUE VIDAL – G. ETCHEVERRY – J. ETCHEVERRY
GARCÍA – HAZELTON – MOTA BERRIOZÁBAL – PELLETIER
PILAR AHUMADA – ROFFÉ – RUIZ – SALMERÓN – SANDOVAL
SARAVIA – TORRES RECINOS – URBANYI – WORLITZKY**

Apostles Review / Automne 2015

ISSN 1918-087X (version imprimée)

ISSN 1918-0888 (version en ligne)

ISBN 978-0-9949543-0-5

Dépôt légal : 4^{er} trimestre 2015

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque et archives du Canada

Sur Internet: <http://www.apostlesreview.org/>

Mot de passe pour accéder aux textes: **judas**

Notre courriel: apostlesreview@gmail.com

Éditeur : Diego Creimer

Révision : Jean-Pierre Pelletier

Impression : Novembre 2015 / Imprime-Emploi, Montréal, Québec, Canada

150 exemplaires

Apostles Review est une création collective qui publie des nouvelles, des essais et des poèmes en espagnol, français et anglais. Chaque auteur publié dans cette revue, au Canada comme à l'étranger, possède la totalité des droits sur ses œuvres.

© Apostles Review 2015

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés.

MALGRÉ LES DISTANCES

The Apostles Review

Version imprimée

Montréal

Numéro 16 – Automne 2015

Seizième préface en dissension		4
Marginalia / Apostles Review sur Internet		31
FICTION		
Pablo Urbanyi	<i>Mise à jour</i>	9
Héctor Ruiz	<i>Vices & Versa La Cornetteria</i>	11
Nelly Roffé	<i>Enfances nord-africaines</i>	12
Jean-Pierre Pelletier	<i>Un être en hiver</i>	13
Alejandro Saravia	<i>Le gibier urbain</i>	19
Gabriela Etcheverry	<i>Rencontre</i>	27
ESSAI		
Alejandro Saravia	<i>La tempête dans la pontine</i>	6
POÉSIE		
Françoise Belu	<i>La ruche</i>	8
Yolanda Duque Vidal	<i>Pas</i>	10
Jorge Etcheverry	<i>Métamorphose</i>	12
Julio Torres-Recinos	<i>Les années ont passé</i>	15
Hugh Hazelton	<i>Quand nous</i>	16
	<i>Les fascistes sont de retour</i>	29
Flavia García	<i>Un après-midi, le fleuve</i>	17
Aspasia Worlitzky	<i>La fuite</i>	18
Odelin Salmerón	<i>Gouttes de nuits</i>	25
Gladys Pilar Ahumada	<i>Égarement</i>	28
ART		
Françoise Belu	<i>Peace and love</i>	couverture

Directeur
Editrice déléguée
Editeur associé

RAMÓN DE ELÍA
FLAVIA GARCÍA
SANTO TOMÁS

Seizième préface en dissension

Nous voici donc devant un joli numéro en français, un beau bébé en santé, tout sourire et plein d'énergie. Pourtant, grossesse et accouchement ne furent pas sans douleur. En effet, dès le départ, la sortie du numéro 16 en français assaillit de craintes plusieurs de nos collaborateurs habituels, tant ici que de l'autre côté de la rivière des Outaouais. Un vif débat s'ensuivit, ainsi qu'un intense échange de courriels. Ce que l'on recommande, en cas d'accouchement difficile, c'est de respirer par le nez. Ce que nous fîmes, non sans effort.

On a souvent décrit le Canada comme le pays où cohabitent deux solitudes. En lisant les commentaires suscités par l'idée de faire un numéro en français, j'ai eu peur que ces solitudes se soient multipliées, voire repliées davantage sur elles-mêmes. On n'a qu'à penser au sort que l'on réserve encore et toujours aux cultures et aux langues autochtones pour s'apercevoir que plus de deux solitudes vivent sous un même toit au Canada. En voulant faire un numéro en français étions-nous alors, tribu d'indomptables apôtres idéalistes croyant possible un projet que plusieurs n'hésiteraient pas à reléguer aux oubliettes, en train de nous heurter au mur infranchissable et froid de la solitude?

Il n'en fut rien, heureusement.

Ce numéro témoigne, au contraire, du désir de briser cette solitude. Or, sa mise au monde ne fut pas aisée. Non qu'il fut difficile de trouver des textes, des auteurs, des traducteurs mais plutôt à cause du débat que provoqua la seule idée de faire un numéro en français. Il nous fallut à tous une grande dose d'humilité pour arriver à concilier nos différences. La revue numéro 16 d'Apostles uniquement en français a le mérite de refléter plutôt nos points de convergence réunissant dans sa maison un éventail de voix : vieilles et moins vieilles, habituelles et nouvelles, francophones et francophiles. Tout d'abord, il y a les enfants de la loi 101, ces enfants d'immigrants qui sont allés à l'école en français et ont tout naturellement appris la langue du Québec, leur patrie—pour reprendre les propos de Roberto Bolaño et Juan Goytisolo cités par Alejandro Saravia dans son texte paru dans ce même numéro, mais aussi, ceux, très nombreux, qui, ayant l'espagnol comme langue maternelle à leur arrivée, ont adopté le français comme langue d'expression —ou alors écrivent dans les deux langues— ceux qui, pendant des années, se sont acharnés à apprendre la langue d'ici, à la chérir, à lui soutirer ses secrets les plus intimes, bref, ceux qui ont choisi de faire de cette langue leur patrie. Leurs textes dénotent tous la manière dont ce pays s'inscrit en eux et vice versa, l'apport dont ils enrichissent la culture et la littérature de langue française du Québec.

Il y a ceux, également, qui ont autant sinon plus d'affinités avec la littérature d'Amérique latine qu'avec celle du Canada. Ce sont des auteurs qui publient souvent dans la revue *Apostles*, des textes en espagnol ou en traduction vers l'espagnol.

Il faut également saluer la collaboration des écrivains qui, malgré la distance, le doute, l'hésitation, se sont donné la peine de faire traduire leurs textes dans l'autre langue officielle de leur pays afin d'être présents dans ce numéro. Ce geste, touchant, trouve un écho : nous sommes moins seuls et moins indifférents que nous ne le pensions. Leurs traducteurs seront dorénavant invités à la table d'*Apostles*.

Enfin, on a souvent décrié le fait qu'on lit de moins en moins au Québec, que la littérature est l'enfant pauvre de l'art. Or, ce numéro démontre hors de tout doute, le formidable dynamisme qui anime la littérature et le métier littéraire au Québec où les maisons d'édition, les traducteurs et les événements littéraires de tout acabit se comptent par centaines, dynamisme entraînant dont se nourrissent aussi les écrivains hispaniques du Québec.

Un bébé, disais-je plus haut, un bébé robuste et en santé qui apporte avec lui un tel nombre de textes qu'il pourrait bientôt avoir envie d'un petit frère. (Par césarienne programmée, s'il vous plaît, la prochaine fois).

Bonne lecture !

Flavia García

Montréal, novembre 2015.

LA TEMPÊTE DANS LA POUTINE

Alejandro Saravia

Parmi ceux qui consacrent leurs meilleurs efforts à l'écriture littéraire, l'idée que la spécificité d'une langue donne cohérence et identité au travail littéraire, et par extension, fait partie des traits d'identité d'un auteur, constitue un point de rencontre.

Deux exemples sont l'Espagnol Juan Goytisolo, auteur de *Señas de identidad* (1966), qui déclara en 1981, dans un colloque à l'Institut français à Madrid, que la langue est la vraie patrie d'un écrivain. D'une autre génération, l'écrivain chilien Roberto Bolaño déclare à Caracas à l'occasion de la réception du prix littéraire « Rómulo Gallegos » pour son roman *Les détectives sauvages* en 1999 que « être colombien, mexicain, espagnol, chilien ou bolivien signifie peu parce que la maison d'un écrivain, c'est sa langue. »

Est-ce qu'on doit accepter comme un acte de foi cette vision de la langue comme une « patrie portable »? Est-ce qu'un écrivain doit garder sa « loyauté » envers une langue ou une autre? Et dans le cas des auteurs établis au Canada, qui ont le castillan comme langue maternelle, trahissent-ils cette langue quand ils produisent des textes en des langues autres que celle allaitée par la louve de Nebrija?

La petite tempête causée cet été par la décision du collectif littéraire « Apostles Review » de publier un numéro dans la langue de Gabrielle Roy et Gérard Godin justifie quelques mots à ce propos.

La nature du discours littéraire est telle qu'il se nourrit et trouve sa raison d'être dans le vaste ensemble des discours sociaux en circulation à une époque et en un lieu. Que ce soit pour renforcer d'abord la cohésion d'une langue (et l'ordre social qui la régit et détermine les espaces de son usage), ou pour la démonter et mettre le feu à ses contradictions, le texte littéraire reste en

dialogue permanent avec les autres textes et discours qui l'entourent. Cette caractéristique s'appuie sur deux éléments : l'un est le partage d'une langue commune et l'autre est le partage des champs sémantiques, des archétypes dominants, des sociolectes et des idéologèmes courants dans un espace social, une ville, un pays comme le Canada, qui dans sa vaste extension, contient une série d'espaces singuliers de circulation des sens dans chacune de ses villes. Ce sont ces éléments qui rendent possible la « lecture » d'un texte. C'est cette lisibilité qui rend possible la vie, la circulation d'un texte et l'émergence d'un public lecteur.

Si un auteur canadien d'origine cubaine, chilienne, argentine ou en provenance du Bhoutan souhaite établir un dialogue avec la littérature de son nouveau chez soi, il doit d'abord lire le plus possible les textes et les auteurs qui ont su donner avec leur vision un sens de communauté et même d'ordre des choses, servant ainsi à développer un discours de reconnaissance dans la vaste géographie de ce nouveau pays. Pour comprendre au moins en partie l'imaginaire du Yukon, il peut s'avérer nécessaire de lire la poésie de Robert Service, pour connaître l'imaginaire relatif à la classe ouvrière de Toronto il faut lire Michael Ondaatje. Des romans comme *Who has seen the wind*, ou *Maria Chapdelaine*, nous permettent de nous rapprocher de l'idée d'une Saskatchewan profonde ou d'un Québec non moins profond. Une fois amorcé le parcours dans ce riche chemin de lectures, qui est d'ailleurs infini, on peut idéalement mieux dialoguer, jouer avec ou subvertir les discours littéraires canadien et québécois.

Le fait d'écrire en français ou en anglais est-ce une trahison à notre langue maternelle ? Le fait d'essayer d'écrire dans une ou les deux langues officielles au Canada constitue-il un exercice pédantesque ? À mon avis, la pratique littéraire d'un individu tend à refléter sa perception et ses

valeurs sur la notion de langue et le mode de vie linguistique du sujet narrateur.

Ceux qui s'attachent avec ardeur au seul usage de la langue espagnole comme outil d'expression littéraire au détriment d'autres oublient peut-être que tant l'espagnol que le français et l'anglais ont en commun d'avoir servi d'instruments d'oppression coloniale. Ce sont des langues imposées par la violence physique et culturelle. Au niveau conceptuel, pourquoi devrions-nous être fidèles à une langue plus qu'à une autre quand ces langues ont été l'outil d'une véritable hécatombe culturelle parmi les peuples originaires dans notre Abya-Yala? D'ailleurs, ce rôle est en vigueur dans plusieurs contextes. Il suffit de regarder le rapport de force linguistique entre les Premières Nations et Ottawa. Cette condition coloniale, ou plutôt ce néocolonialisme capitaliste se trouve aussi à l'origine de l'arrivée des vagues de réfugiés de l'Amérique latine au territoire canadien. Même l'Espagne contemporaine n'a pas échappé aux ravages d'un capitalisme effréné. Soit comme des réfugiés politiques ou économiques, plusieurs nouvelles plumes sont arrivées au Canada en provenance de sociétés profondément transformées et violentées par le capital international, toujours au détriment du 99 % de la population.

Idéalement, écrire en français devrait être une sorte de deuxième nature pour celles et ceux qui, avec l'aspiration d'écrire, s'installent dans ce Québec, terre et société hétérogène qui avec toutes ses misères et sa pérenne insécurité culturelle, a su, plutôt bien que mal, nous faire une place à la table et partager avec nous la chaleur de son pays qui n'est pas un pays, mais l'hiver, surtout pendant les rigueurs de février. C'est aussi une langue qui nous a reçus en arrivant à l'aéroport de Dorval, aujourd'hui aéroport Pierre-Élliott-Trudeau, le politicien et québécois mal-aimé qui établit le bilinguisme comme politique d'État au Canada.

La question finale reste, dans quelle langue écrire quand on a la particularité d'être canadien (ou québécois le jour où on aura un passeport du Québec) né à l'étranger? On ne peut donner qu'une réponse rationnelle, car elle risque d'être purement mécanique. Plutôt, il faut admettre que dans la pratique de l'écriture c'est la langue elle-même, peu importe laquelle, qui nous choisit pour nous engager dans le chemin d'un dialogue littéraire qui va nous permettre de resémantiser, de donner un nouveau sens, d'élaborer une nouvelle interprétation, la nôtre, à propos de ce territoire et des êtres qui l'habitent. On peut affirmer jusqu'à un certain point que nous n'avons peut-être pas de racines dans ce coin boréal de l'Amérique, bien que nous soyons des Américains, *sensu lato*, mais, malgré cela, nous donnons des fruits, notre version du Canada.

Il ne faut pas oublier dans notre enthousiasme linguistique que le fait de se soumettre volontiers aux caprices et petites cruautés grammaticales de cette langue française n'ouvre pas nécessairement les portes vers une pleine acceptation dans les espaces culturels du Québec. Les petites chapelles ont encore des chandelles allumées, avec leurs panthéons de saints préférés. Peu importe, car ce n'est pas pour plaire aux apôtres ou aux ministres qu'on écrit, mais plutôt pour élaborer une nouvelle carte géographique, pour laisser les traces d'un nouveau parcours affectif de sens et d'interprétations, de reconnaissances et de nouvelles appartenances envers cette île de Montréal, bateau nocturne qui fait le tour du monde pendant notre sommeil pour ne cesser de nous surprendre chaque lendemain.

Finalement, il faut expliquer qu'*Apostles Review* n'est pas une revue littéraire destinée exclusivement à un public latino-américain ou hispanique. C'est plutôt une publication qui s'adresse à un lecteur, de préférence curieux, mais surtout et absolument lecteur, qu'il soit québécois, canadien, colombien ou bhoutanais. —

LA RUCHE

Françoise Belu

La ruche s'éveille
peu de choses sont au diapason
des milices un peu partout
font le travail
elles ont mis la mort dans leur poche
comme un en-cas
les ennemis de leurs ennemis
ne sont pas leurs amis
contrairement à ce que l'on croit
mais eux
à quoi croient-ils déjà
à Dieu disent-ils
à eux je pense
les alliances voltigent
comme des papillons
des soldats ont tué des civils
les policiers ont trouvé le cadavre d'une femme
dans un appartement
un homme a été poignardé dans un stationnement
on peut clouer tous ces cercueils

MISE À JOUR

Pablo Urbanyi

Traduit de l'espagnol par Brigitte Torres-Pizzetta

Notre vieille Justice, puissante et solide, ayant fini par passer de mode, une nouvelle Justice a vu le jour.

Les raisons de ce changement ont fait l'objet d'hypothèses variées:

Les uns disent que le bandeau qui couvrait ses yeux l'avait rendue aveugle à l'évolution de la société en matière de mode, de mœurs et, surtout, de progrès et qu'avec le drapé informe de son vêtement et sa coiffure vieillotte, elle ressemblait davantage à un épouvantail qu'à une digne incarnation de la Loi.

D'autres pensent que c'est peut-être dû à son excessive exubérance charnelle. Non seulement cette morphologie à la Sophia Loren risquait de distraire les juges, mais elle se révélait politiquement incorrecte vis-à-vis d'un petit Africain ou Sud-américain faméliques. Même en considérant que, par manque de lait, le cerveau de cet enfant soit particulièrement sous-développé, le fait de ne pas pouvoir se pendre à ces beaux seins de marbre et encore moins y planter les dents risquait de le pousser à ne plus croire à la Justice, ni même aux Droits de l'Homme. Et de ce fait, l'inciter, s'il lui restait suffisamment de forces et bien que les révolutions et le communisme soient eux aussi passablement démodés, à perturber l'ordre public en se mêlant à des manifestations contre la globalisation ou des choses de ce genre.

Certains assurent qu'elle n'a pas su se maintenir à la hauteur du progrès, et qu'elle s'est encroûtée dans ses vieux idéaux, flanquée de ses instruments archaïques.

Un concours a été lancé pour concevoir une nouvelle Justice. Ce concours était ouvert à tous les sculpteurs occidentaux, issus de pays démocratiques, ceux qui respectent la liberté d'expression, le droit de vote, et autorisent les manifestations et les grèves, légales quand elles sont cautionnées par la Justice, bien sûr.

Une commission, en phase avec l'actualité, a retenu un modèle plus populaire inspiré de la fameuse poupée Barbie. Une autre commission a géré les appels d'offre pour l'achat du matériel. Finalement, trois sculpteurs tirés au sort ont fabriqué la nouvelle Justice qui se présente plus ou moins comme cela :

Une mini-jupe de cuir d'où émerge une paire de longues jambes maigrichonnes, gainées de collants noirs, qui plongent dans des petites bottes à larges talons hauts. Un blouson de cuir constellé d'étoiles lumineuses dont la fermeture entrouverte laisse apparaître deux petits seins de plastique souple, au cas où un enfant les prendrait pour des vrais. Sur son nombril, un piercing de cinq boucles, comme les anneaux olympiques. Une coupe de cheveux à la garçonne, avec deux mèches qui glissent le long de ses joues creuses, suivant la délicate inclinaison de la tête. Comme elle a

l'air un peu fragile, pour lui donner davantage de crédibilité et d'assurance, elle porte sur son épaule droite une mitraillette légère, la Mini Uzi avec silencieux LEI 9, qu'elle brandit de la main droite, comme une épée. De la main gauche, elle soutient une petite balance digitale à plateau, munie d'une colonne qui lui permet d'observer de son seul œil (l'autre est recouvert d'un bandeau, comme les pirates) les fluctuations de ses actions.

Elle a été bénie par le Pape et inaugurée en présence du G-8 et des principaux dirigeants de l'Union européenne.

Les journaux, la radio et la télévision se sont félicités de ce grand pas vers le futur, une avancée optimiste et positive. Nombreux sont ceux qui ont loué la perfection de la sculpture et, d'après les sondages, 90 % de la population a approuvé cette géniale réalisation.

Ceux qui passaient devant elle souriaient, fiers du succès et de cette nouvelle victoire de l'humanité. Une fois seulement, un enfant s'est arrêté, l'a observée, puis il a dit : « Mais, elle n'a pas de iPod! »

Vingt-quatre heures plus tard, le dernier modèle était accroché à sa ceinture.

* * *

PAS

Yolanda Duque Vidal

Tu marches confuse au milieu de la foule
Ses rires et bavardages t'étourdissent
Individus distraits, revêches

Le froid intérieur ouvre des crevasses
Mirages fallacieux des vitrines

Le chemin découvre le visage
et la figure reflétée dans les vitrages
Le temps poursuit, dévore, fractionne

Tu censure les jours gaspillés
L'insomnie inutile, les inquiétudes
qui ont mortifié ton esprit

Tant de visages aujourd'hui diffus défilent
sur le grand écran de la mémoire
Personnages simples et inestimables

Les pas se font maladroits
dans la multitude pressée
qui transite, sans remarquer ton isolement

Tiré du livre « Insomnie »

VICES & VERSA LA CORNETTERIA

Héctor Ruiz

Au nord de la rue Beaubien, au sud de la rue Saint-Zotique, juste avant l'arcade de la Petite Italie, du côté est du boulevard Saint-Laurent se trouve un reflet de mon image, le Vices & Versa. Du côté ouest du boulevard, se trouve un autre reflet de mon image, La Cornetteria. Ces commerces sont voisins, ouverts depuis longtemps, je n'ai pas à choisir entre les deux. Choisir l'un n'empêchera pas l'autre d'exister. Rien au monde m'interdit d'aller de l'un à l'autre, c'est plutôt en moi qu'une frontière se dresse.

La façade blanche et le bleu pastel de La Cornetteria trompe l'œil telle une confiserie dans un conte de fées en plein milieu de la forêt urbaine. Je m'attends à voir bientôt l'escouade de la moralité mettre la clé dans ce rêve d'enfant. En attendant ce jour, je pense aux lignes onctueuses de crème fouettée et je glisse sur elles jusqu'au jour où les femmes ont été admises dans les tavernes. Je songe aux hommes qui se sont sentis trahis par l'endroit, à découvert devant un nouveau public.

Certains hommes, sans trop de misère, se sont adaptés à ce changement pour comprendre ce qui avait lieu autour d'eux et en eux, alors que d'autres ont sans doute renoncé sans même livrer bataille. L'homme peut-il se contenter d'espérer secrètement - ou à mi-voix - qu'un jour une femme vienne l'aider à surmonter sa fatigue.

Le désir de se comprendre et de comprendre l'autre subsiste encore chez certains hommes, ce désir de connaissance s'exprime chez plusieurs par le désir de conquérir celle qui aura bouleversé l'univers de nos pères bien que ce désir n'en soit pas nécessairement un de vengeance. Aujourd'hui, il semble préférable, pour mener à terme cette conquête, de maîtriser les normes du métrosexuel. Or, cette terminologie souligne

l'ambiguïté de la conquête, nous sommes sexués mais nous devons refouler la sauvagerie du désir à l'aide d'un stéréotype afin qu'une identité conforme puisse nous représenter et ainsi, avoir le droit d'espérer une relation sexuelle avec une date de péremption.

Sans doute que je me trompe, l'amour existe encore, on le chante en boucle à la radio. Plusieurs hommes ont du plaisir à se mettre en jeu dans un cadre social où le code préétabli l'emporte sur la puissance sauvage du corps. Mais comment a-t-on fait pour domestiquer à ce point le corps désirant ? Il faut de la retenue, nous ne sommes pas des êtres primitifs, mais je ne peux m'empêcher de penser à l'écart, imaginaire ou réel, qui existe entre la première femme qui a mis les pieds dans une taverne et qui est devenue aussitôt l'objet de tous les fantasmes ou de tous les cauchemars des hommes ce soir-là, et l'indifférence cruelle avec laquelle la ravissante Pénélope est accueillie ce soir au Vices & Versa.

Suis-je un garçon demeuré trop longtemps planté devant les croissants fourrés à la crème de La Cornetteria ? Pourquoi la vulnérabilité du garçon n'a-t-elle jamais été dépassée par certains hommes ? Pourquoi cette excitation puissamment ressentie, presque intenable, devant le croissant fourré à la crème n'a-t-elle pas trouvé son équivalent chez un être sexué ? J'ai toujours été séduit par le cliché de l'homme qui conserve précieusement enfoui en lui l'esprit de révolte du garçon. J'ai souvent pensé que cette illusion allait permettre à l'homme de conquérir Pénélope ou toute autre figure mythologique se trouvant près de lui comme ce soir au bar du Vices & Versa. Maintenant, je n'ai plus le choix de lui demander : vous avez déjà goûté aux croissants fourrés à la crème de La Cornetteria ? --

ENFANCES NORD-AFRICAINES

Nelly Roffé

Toujours la même émotion lorsque, du hublot, j'aperçois l'étendue ocre de l'Afrique du Nord, quand je me retrouve face à la mer et au tracé net de l'horizon, au soleil couchant.

Amina Saïd écrit dans « Au présent du monde » :

*je suis enfant et libre
je n'ai ni lieu ni demeure
vaste est l'horizon quand le monde
tout entier est poème
il fait grand jour sur la terre
la nuit n'a pas encore été créée
j'ai pied dans tous les temps*

Elle veut réunir le passé, le présent et l'avenir. « À la division, à la dispersion, oeuvre du temps qui fuit, qu'avons-nous à opposer sinon l'unité de tous les temps? »

Une certitude : mon enfance est marine, elle est bonheur de lumière, un éternel été dans un corps bruni par un soleil extrême. J'émerge des vagues et vois le visage apeuré de ma mère cherchant follement de son regard de myope sa fille qui se veut libre comme l'air.

C'est à mon père que je dois ce goût des vagues bruyantes, des remous bruissants dévalant leur écume sur le sable si chaud qu'il laisse une brûlure indélébile sous mes pieds. Je sautille jusqu'à la tente et reçois en cadeau le plus délicieux des sandwiches, gouteux et frais du matin. Avant de prendre la route de Fédala, mon père a arrêté sa Fiat pimpante chez Amsellem pour lui acheter la meilleure charcuterie.

Une coupure dans le temps d'enfance : l'école Mers Sultan où je lis à l'envers les chiffres et les lettres et je dois copier sur ma

compagne pour ne pas être punie. Je suis un an trop jeune; j'ai tout appris de ma sœur aînée mais je suis bien moins douée qu'elle. Je reçois la règle en fer sur les doigts à chaque faute de calcul. Je préfère la récré pour jouer à la marelle ou à la corde et me moquer de Rose avec sa robe balourde et son air d'enfant retardée.

Et puis la magie du voyage qui est mémoire. Une fois rentrée à Montréal, la rive d'enfance s'éloigne. Mais je n'ai jamais quitté ces visages, je revois dans mon sommeil glacé les visages aimés, les silhouettes presque nues sur la plage . J'écris et je retrouve la liberté ensoleillée, marine, cet état d'existence pur et intemporel.

« L'inspiration provient des racines du monde »

Katleen Raine

MÉTAMORPHOSE

Jorge Etcheverry

Traduit de l'espagnol par Manon Bibeau

Les zombies se déplacent
au milieu des supermarchés
D'une main ils poussent le panier
de l'autre ils tentent d'appriivoiser
les mandarines
les avocats et les bananes
qui se transforment en serpents
qui poussent bouches et tenailles
tandis que le soleil casse les vitres
et que la rouille menace le métal
sur sa surface.

UN ÊTRE EN HIVER

Jean-Pierre Pelletier

«Inexorablement je porte mon passé»

Louis Aragon, Le roman inachevé

Je n'ai jamais vraiment compris ce qui était arrivé.

Entre des heures de vertige où j'étais agrippé une fois de plus à la nuit, cet instant sonore et bleu, je fus réveillé d'un hurlement qui résonnait comme une lamentation.

Quand j'ouvris les yeux sur la place, les fantômes semblaient avoir disparu. Il n'en restait plus qu'un, rôdant comme un loup blanc et fixant sur moi des yeux si clairs, si séduisants que je me laissai entraîner à nouveau par son regard de glacier perdu au milieu d'une mer.

- « Bonne nuit, » me dit-il en me tendant la main.

La place était inondée de la blancheur de l'aube. J'étais deux fois interdit.

- « Tu es étranger, n'est-ce pas ? »

- « Oui. »

- « Si tu n'étais pas étranger, tu ne serais pas étonné par mon salut... et tu m'aurais répondu. Sache qu'ici il fait clair la nuit et noir le jour. On y voit juste assez pour compter les pas entre chaque silence qui meurt. Maintenant nous sommes en pleine nuit. Tu viens de là-bas... »

- « Qu'est-ce que là-bas ? »

- « Je m'appelle Lunahme. Et toi ? »

- « Moi ? »

Elle n'était pas vraiment surprise de constater que je ne me souvenais plus de mon nom.

Comme c'était intéressant! Alors, je ne venais pas de là-bas ?

- « D'où viens-tu ? »

Je lui répétais qu'on avait oublié de faire des fenêtres sur le passé. Heu... *mon* passé!

Mais le lieu où j'habitais, ce n'était pas du passé. Le passé, continua-t-elle, c'est ce qui naissait avant qu'on ait commencé à en parler. Elle me dit alors que si je le voulais, je pourrais l'appeler.

- « Bonne nuit. »

Ainsi elle m'aurait fait une fenêtre sur *mon* passé, car la première fois où je lui avais dit bonne nuit était déjà passée.

Quelle intelligence ! Je commençais à m'expliquer la couleur si particulière de ses yeux et ses allures de louve. Je me méfiais d'elle; elle était trop intelligente.

Puis elle ajouta que si je me méfiais d'elle, nous ne saurions être amis. Moi, ça me plairait bien d'être son ami. Je lui donnerais des souvenirs et, comme elle était la plus vieille et qu'elle ne venait pas de là-bas, elle me raconterait des légendes.

- « Tu veux ? »
- « D'accord. Mais dis-moi ce qu'il y a là-bas. »

Elle me dit de lui donner la main et de l'embrasser. Après, elle me dirait ce qu'il y avait là-bas. Elle aimait embrasser et elle aimait qu'on l'embrassât, et qu'elle embrasserait souvent. Elle poursuit, affirmant qu'elle m'embrasserait autant que je voudrais, que c'était merveilleux, qu'elle me raconterait des tas de légendes sur les baisers qui n'avaient jamais été donnés.

- « Pour vrai. Au fait, quel âge as-tu ? »
- « L'âge de la nuit, fis-je. Qu'est-ce qu'il y a là-bas ? »

Ce qu'elle venait d'apprendre sur mon âge fit en sorte qu'elle devint si belle à contempler que je me pris à la regarder alors que je ne pensais qu'à la gifler pour son obstination à ne pas répondre à ma question. Elle était vraiment entrée en contemplation.

- « L'âge de la nuit... Alors sur toi, il fait toujours clair... Et quand tu vieilliras, ce sera le matin... Oh ! Comme je t'aime !... Je peux ?... »
- « Tu peux quoi ? »
- « Dire que je t'aime. »

Elle avait, paraît-il, entendu dire que les gens de *Là-bas* ne se le disaient qu'en faisant l'amour et, qu'ici, tout le monde aimait, mais que personne ne se souciait plus d'être aimé à part elle. Si elle me disait qu'elle m'aimait, c'était un peu vrai tout de même, mais c'était surtout parce qu'elle voulait que je l'aime.

- « Viens. Je vais te montrer là-bas. Il

faut monter sur ce campanile. Mais j'ai peur d'aller là-haut toute seule. Ça me donne le vertige. Mais avec toi, je n'aurai pas peur. »

Si elle savait, pensais-je. En la suivant pour aller jeter notre vertige à l'amour... si pur... qui venait de naître entre cet être d'une ville où il faisait clair la nuit et moi qui montais maintenant sur l'au-delà de mes nuits blanches... *Là-bas*... Il faisait nuit, tout était noir, c'était banal, les nuits étaient noires et les jours jaunes, jaune soleil et jaune béton. C'était plein de fleurs artificielles partout, parce que les vraies ne survivaient plus sur les bords des fenêtres entre les passerelles de béton. Et les gens étaient comme les fleurs, ils marchaient avec des cœurs artificiels et respiraient avec des poumons électriques. Les vrais cœurs et les vrais poumons ne résistaient plus aux tunnels et aux machines. J'avais de la chance, disait-elle, *Bonne nuit*, de voir une ville de là-bas, la nuit, c'était un peu moins laid que le jour. Et encore, celle-là, c'était une ville préservée, il y restait encore un peu de nuit pour cacher ce qu'il ne fallait pas voir. Mais il y en avait, paraissait-il, où c'était aussi laid la nuit que le jour, tellement il y avait de lumières partout, toutes sortes de lumières artificielles avec plein de gens qui allaient et venaient en tous sens, et qui étaient bien plus malheureux que moi parce qu'ils n'avaient même pas de fenêtre sur le présent. Oh ! Il ne fallait pas rire ! Ces gens faisaient pitié, ils n'arrivaient même plus à retrouver leur maison le matin. Et comme ils n'avaient plus de parcs, plus d'herbe fraîche pour dormir, on les ramassait, disait-on, par centaines, chaque matin couchés sur le béton. On n'allait plus les mener au cimetière pour leur donner un peu de terre chaude, car il n'y avait plus de cimetières en bonne terre. Seuls les gens de là-bas, s'ils désiraient une très belle

mort, avaient accès au cimetière que mes pairs avaient construit à la frontière qui séparait notre ville de là-bas, un beau grand cimetière tout plein d'arbres, de fleurs, de ruisseaux et d'allées blanches. On pouvait y faire toutes sortes de jeux.

- « Veux-tu que je te dise un secret ? C'est la meilleure place pour embrasser. »
- « Tu es quelqu'un de bien curieux. Quel âge as-tu ? »

Je ne savais pas, je ne savais plus. Je me souvenais seulement avoir toujours été ainsi. Et il me semblait que je le resterais toujours. Il me semblait aussi que je n'aimerais qu'une fois, un seul être.

- « Tu veux dire une légende... »
- « Si tu veux. »

Elle me répondit alors que cela ne dépendait pas de ce que je voulais : c'était moi qui lui avais demandé des légendes. Elle me dit enfin de ne pas me fâcher.

- « J'avais oublié; tu n'as pas de passé. Tu vois; je suis moins intelligente que tu pensais. »
- « Ça va. N'en parlons plus. »

C'était avril. Le printemps débordait des rivières.

En moi, c'était toujours l'hiver.

* * *

LES ANNÉES ONT PASSÉ

Julio Torres-Recinos

Les années ont passé
comme passe la pluie
un jour ensoleillé,
quand cinq minutes plus tard
on émerge
de la porte
et on voit les rues sèches
et les gouttes de pluie comme des ombres.
Nous avons vécu
tant d'années
loin de cette terre
que la différence entre
ce qui est à nous
et ce qui est aux autres
n'est plus si claire,
je suis d'ici comme d'ailleurs,
l'autre est à moi et bien à moi maintenant
et ce qui était à moi
reste en arrière
comme le souvenir des voyages,
des amis que l'on n'a pas revus,
de la maison dont on n'a plus revu
l'ombre.
Les années ont passé
et avec elles sont venus
d'autres crépuscules,
d'autres repas,
d'autres chambres,
un autre remue-ménage quotidien
qui nous enveloppe
jour et nuit,
le temps est sans pitié.

*Traduit par Elisabet Ràfols-Sagués
Révisé par Marie-Diane Clarke*

QUAND NOUS

Hugh Hazelton

pour Ginette

quand nous nous allongeons ensemble
avec les yeux fermés,
et mon bras autour de ta taille
ton dos chaud contre ma poitrine
cheveux doux frôlant ma joue
nos genoux pliés pendant que nos corps
mondes se serrent dans une seule forme
aussi étroitement qu'un casse-tête en forme de L
bras mains torsos cuisses mollets pieds
se touchant
et se tenant l'un à l'autre plus loin
maintenant nous nous déplaçons en une seule entité double
dans un monde inexploré indifférencié
dans l'air tournant culbutant mais sereinement
dans la même position détendue volant s'accélération à travers
des formes non révélées paysages couples dormants oiseaux douillets et mammifères
des feuilles collées avec des graines de pluie aux ailettes qui planent
vues de la mer moutons neurones étendue spatiale
voguant la noirceur bleue vers d'autres existences univers
où des étoiles binaires comme nous tournoient lentement l'une autour de l'autre
partageant leur lumière ardente pendant qu'ils pivotent incarnés se tenant
se fondent quelquefois en un et puis s'orbitent de nouveau
envoyant des étincelles géantes qui trouvent leur propre espace
les yeux fermés et les couleurs contours trouvant des images partagées
tourbillonnant pendant qu'on se blottit l'un contre l'autre encore plus et mes lèvres touchent
ta nuque pendant que nous passons doucement sans le savoir au sommeil
et nous entrons dans l'au-delà pelotonnés ensemble maintenant rêvant
nos dernières pensées l'un de l'autre avant que la lumière ne fasse nuit
et la nuit lumière

UN APRÈS-MIDI, LE FLEUVE

Flavia García

En arriver là
au fleuve aux milles couleurs
ma Jérusalem céleste

L'instant du ravissement
inépuisable
dans l'envol du canard

Écrire sur la peau du fleuve
saltimbanque rieur
enfin tu m'as eue
gaieté

Beauté intense
la vibration du ciel tendu
comme une peau de tambour
sur mes mains
ouvertes vers l'infini

Mères avec leurs bébés
en poussette
le fleuve un grand sein rond
qui nourrit

Ciel courbé sur la ligne de l'horizon
amoureusement déposé
l'instant d'après
la mémoire du parfum
me réveille

L'or contre le fleuve
un oiseau debout sur un banc
se prélassé
la peur au large

La brume dans le soleil
intensité condensée
l'eau frémissante
me chuchote
une berceuse

Le fleuve dénudé
sa pudeur, son joyau
le coeur absolu

Miroir ruisselant
fondu aux roches suaves
un chant se lève
fendu jusqu'aux oreilles

LA FUITE

Aspasia Worlitzky

Comme si je m'éteignais
en une lente agonie
comme si tous les soleils du monde
ne parvenaient plus à m'éveiller.

Comme si j'étais disparue.

Des froids imaginaires parcourent mon corps
ma tête s'alourdit
mes yeux se ferment
j'écris sans pudeur
ignorant si tu le sais espérant que tu le sauras.

Les années passent la trace demeure
la peur la même peur
il me semble que je suis vraiment perdue
j'y vais je reviens
enveloppée de larges sourires.

Parfois je crois enfin te voir
je cours à ta rencontre
mais le vide.

Tout était nouveau pour moi
le jeu se mêlait à l'espoir
toujours le printemps avant le passage de
l'hiver
la cour d'école
mes cheveux tressés
les chaussettes immaculées
une renaissance immense.

Comment veux-tu qu'ils comprennent
ce qu'ils n'ont pas vécu ?
Cette peine qui s'enracine avec ton absence
comment veux-tu qu'ils la reconnaissent ?

Ils m'ont expulsée de ma maison
un long chemin de boue et de ronces
le jour sombre un cri sourd
frémissant.

*Ou vas-tu maman ?
je vais rapiécer la famine*

Que m'apportes-tu ?

*Tais-toi ma fille je me hâte
viens dans mes bras
regarde la lumière là-haut
ça brille ça brûle.*

Un troupeau d'humains s'éloignent
valises à la main
une lutte s'achève pour recommencer à lutter
personne ne m'attend
toi non plus.

Comme si j'étais disparue.

* * *

LE GIBIER URBAIN

Alejandro Saravia

Ça m'importe comme les fesses d'un rat si on m'envoie pour dix ans dans le Nord, au Nunavut, ou si un fou de dieu me tranche la gorge dans les premières minutes après avoir fait l'amour avec Marie. Après tout, on n'a rien d'autre qu'un peu de chair autour de nos os pour sentir notre présence dans ce monde, que notre corps existe, qu'il bouge, respire et sent. Ce corps, avec ses doigts et ses orteils, sa langue, ses yeux, son nez, son ouïe qui nous dit à chaque instant que nous sommes vivants, même si ce n'est que pour quelques instants ou quelques années. Les secondes que dure notre bref retour au Paradis perdu. Et tout ça, tu le ressens avec Marie.

Après le lit, nous sortîmes à la fraîcheur de la nuit montréalaise vers la station de métro Verdun, sentant comment la brise léchait la sueur derrière nos oreilles.

– *Let me be clear*, un jour les terroristes feront sauter le métro avec une bombe, répéta Marie d'un ton funèbre et moqueur, elle qui marchait en flottant à quelques centimètres de la surface du trottoir.

C'est vrai. Depuis des mois, les vestons ternes qui parlent en chœur à Ottawa nous martèlent la même chansonnette. Et Marie qui trouve drôle d'imiter l'imposture du premier ministre canadien. Autour de nous, dans le wagon de métro qui roule et ronronne sur ses pneus de caoutchouc dans les tunnels de la ville, il n'y a pas de méchants. Il y a des gens comme nous, qui ont des rendez-vous pour aller souper quelque part, ou qui vont au

cinéma, ou qui n'ont d'autre but que de flâner à leur guise dans les rues de la ville.

Il n'était pas encore huit heures du soir quand nous sortîmes du métro Mont-Royal.

– Quand tu seras vieux et que ta mémoire commencera à faillir, je vais t'attacher à un arbre. Un cadenas au bout de ta cheville, quelques mètres de corde, puis toi, amarré à un tronc. Comme une poule, pour éviter qu'elle s'échappe!

– Pourquoi ferais-tu une telle chose? J'aimerais bien me promener dans la ville, essayer de me perdre dans ses ruelles.

– Ha, ha, ha! Tu voudras aller à minuit à l'angle de Saint-Denis et Mont-Royal et crier : « Où sont les Gitans! Où sont les Gitans! Je dois partir avec eux! », et tu voudras danser et boire comme un fou et tu seras arrêté par la police, qui va te donner un traitement aux petits oignons !

– C'est une possibilité.

– As-tu remarqué quelque chose dans le métro? Est-il vraiment possible que des gens de Montréal installent des explosifs dedans? me demanda Marie.

Je dis que non. Qu'à Montréal les gens sont occupés à bien vivre, à prolonger leur adolescence jusqu'à la quarantaine, à suivre des cours de tango et de baladi, à jouer de la guitare dans les parcs, à la pétanque pour les

plus vieux, à préparer des repas avec de nouvelles épices, à boire du vin et à faire l'amour autant que possible.

– Cela reflète justement ce qui nous trahit, une vie de gentil hédonisme qui nous rassure, nous reconforte et nous renferme dans nos certitudes.

– Tout le contraire, je réponds. Il n'a rien de plus révolutionnaire que de vouloir vivre une vie pleine dans ce monde, avec la satisfaction de tous nos sens. C'est pour ça que les gens ont pris la Bastille, parce qu'ils étaient fatigués de manger de maigres rats rôtis, du pain garni de moisissures verdâtres, quand ils avaient la chance de manger. Je te dis, les Amérindiens de cette Amérique le savent, eux qui croient qu'il faut bien vivre, avec le nécessaire, pas plus, pas moins, et ils ont raison.

– Pour bien vivre, je crois que nous avons besoin d'un bon resto maintenant, suggère Marie.

Elle avait raison. Nous trouvâmes une table étroite près de la cuisine du petit restaurant « Le Castor juteux ». C'était la seule disponible. Attablés aux quatre autres, des convives prenaient des photos Instagram de leurs assiettes aussitôt que les plats arrivaient sous leurs yeux. À première vue, le seul avantage d'être assis à notre table était qu'on pouvait observer les agitations de l'équipe de cuisiniers devant leurs marmites, leurs oignons et leurs casseroles. Ils semblaient être originaires de partout dans le monde. Marie demanda au garçon qui servait d'hôte : « C'est qui le chef ? »

– C'est le chef Eutanasio, qui vient de Saint-Denis-sur-Richelieu. Il y a deux semaines, il a gagné à Paris trois médailles pour son mérite culinaire et sa spécialité est le gibier urbain, nous répond avec courtoisie et un léger ton d'admiration le jeune Québécois chargé de nous accueillir et de débarrasser les tables plus tard.

– Méchant nom pour un chef, commenta Marie.

– C'est un peu macabre et menaçant pour la santé, j'affirme.

– Pas du tout, riposta le jeune homme habillé d'un veston blanc et d'une mince cravate noire. C'est un nom presque artistique, bien réfléchi puisque nous sommes convaincus que si quelqu'un souhaite partir de ce monde, la personne voudra bien nous quitter pour toujours avec les goûts et saveurs de nos assiettes dans la bouche, en guise d'ultime mémoire de cette vie. Bien manger avant de partir, c'est la règle, alors vous voyez qu'il est encore plus important de manger comme les dieux avant de quitter ce monde, c'est comme une euthanasie enrobée de chocolat, du plus grand plaisir...

– Tu es encore jeune pour t'inquiéter à propos de la mort, dit Marie.

– Au contraire, il faut être très conscient de la possibilité de sa présence pour mieux faire les choses. Notre mantra au restaurant c'est le *yolo*, tu ne vis qu'une seule fois.

– Mais *yolo* c'est de l'anglais, sacrifice ! s'insurge Marie pour qui la langue française était comme un chat angora avec du surpoids,

lent, blanc, poilu, et malheureusement castré. C'était comme une espèce en voie d'extinction qu'il fallait protéger.

– Bien sûr que la phrase « *you only live once* » c'est de l'anglais, se défendit le jeune débarrasseur de tables, et il ajouta : c'est du latin qu'on parle, car *yolo* c'est notre version du « *carpe diem* » dans la langue de l'empire qui de nos jours est l'anglais. Et nous, tribu française avec les portes ouvertes en Amérique, nous sommes aussi des Latins dans l'âme, madame! Ainsi clôt ses arguments le jeune homme avec un sourire dans le petit resto montréalais. Et pour nous montrer son pouvoir dans ce monde, il nous demande en chuchotant :

– Voulez-vous parler avec le chef Eutanasio ? Profitez-en parce que dans quelques minutes notre *deejay in-house* viendra nous offrir le meilleur de sa musique et ça sera plus difficile d'entretenir une conversation.

– Vous avez aussi un *deejay* ? C'est qui, lui ? demanda Marie.

Moi, avec raison, je craignais la réponse, car dans cet endroit tout semblait être raisonnable.

– C'est le *deejay* Paspire, que vous pouvez écouter sur sa page Internet, où il a mis de bons mix que vous pouvez télécharger.

– *Deejay* Paspire? je lui demande. N'est-il vraiment pas pire?

– Ah, non! Il est beaucoup, beaucoup mieux que pas pire. Pour moi, il est le meilleur! rétorqua le garçon du restaurant. Attendez une

minute que je vous amène notre grand chef Eutanasio.

Le capitaine des épices, louches et bouillons portait ce soir-là un bonnet de cuisinier et un tablier faits de tissu noir. Plutôt costaud, la tête rasée et reluisante, les jambes courtes, les bras gros, il cultivait une immense moustache qui descendait sous les narines vers ses joues charnues et se dressait comme une paire de tours Eiffel courbées vers les côtés du visage. Cette culture pileuse aux grandes ambitions était comme les rideaux d'une salle de théâtre qui ouvraient au public le regard jovial du grand chef.

– C'est quoi votre spécialité de « gibier urbain »? je lui lance.

– Ah ! dit-il, avec la satisfaction devant la possibilité de s'exprimer à sa guise sur un sujet qui lui est cher, puis il s'embarqua dans une longue explication. Beaucoup de choses se produisent dans la ville, dans la noirceur, dans les quartiers industriels abandonnés, dans les parcs quand personne ne regarde. Même sur le mont Royal. Le mystère, c'est comme essayer de découvrir une chatte noire qui a donné naissance à des chatons dans une immense cathédrale, dans l'obscurité totale. On les entend miauler, mais on ne les voit pas. Parfois, de nouvelles espèces d'animaux apparaissent et personne ne s'en rend compte. Par exemple, prenons le raton laveur, très commun dans nos parcs et ruelles, n'est-ce pas? Est-ce que vous savez qu'on peut l'apprêter et le manger? En Louisiane, dans le vieux temps, surtout pendant les périodes de crise, les gens mangeaient du raton laveur rôti. Mais dire « *roasted coon* » est devenu, malheureusement, une sorte d'insulte raciale

envers les cousins francophones déportés là-bas. Maintenant, attachez vos tuques, car qu'est-ce qui arrive ? À un moment donné, sans que personne le sache, un raton laveur copule avec une grosse chatte, ou peut-être que c'est un matou de ruelle fougueux qui s'accouple avec une ratonne laveuse, qui sait. Mais le résultat est une nouvelle espèce d'animal sur notre île de Montréal, un raton-chat dont la chair est tendre et non moins musquée et ça, mes amis, c'est du gibier urbain ! Parfois, quand on a de la chance, nous avons jusqu'à deux animaux par semaine et nos clients, ceux qui le savent, les vrais connaisseurs, adorent ce type de viande, qu'ils considèrent plus propre et saine que la viande de bœuf ordinaire, type Wal-Mart.

– Criss ! Ça, c'est vraiment dégoûtant ! réagit Marie avec un geste d'horreur.

– Attendez ! Woooo les pédales ! Pas si vite avec les jugements de valeur sur ma cuisine, madame ! réagit le chef Eutanasio. Écoutez bien, est-ce que vous aimez les escargots à l'ail ? Ou peut-être les champignons, ou le tilapia grillé ? Savez-vous où exactement vos bien-aimés escargots se promènent avant d'arriver à table bien badigeonnés de beurre ? Dans la boue ! Et vos champignons ? Ils poussent en toute beauté dans la noirceur des mines abandonnées, entre le fumier des vaches et des chevaux. Et votre bon maïs d'été, si juteux, si délicieux ? Pour avoir chaque année une telle récolte, mes amis, il faut arroser les champs de culture avec des tonnes et des tonnes de merde d'animal, et l'odeur pestilentielle de l'épandage arrive même en ville. Alors, si vous trouvez que mon raton-chat grillé aux fines herbes, ou accompagné d'une sauce béchamel et des têtes de violon

bouillies est une offense à vos papilles gustatives, cela veut dire que vous ne connaissez pas vraiment ce que vous mangez tous les jours. Même votre pain de chaque matin, qui accompagne vos œufs ou votre café contient de dix à vingt-cinq pour cent d'insectes moulus et mélangés avec la farine, le saviez-vous ? Et je n'ai rien dit encore sur le tilapia, sur comment ils l'élevaient en Asie. C'est avec des vagues d'eau mélangés avec des excréments humains, mes amis, qu'on fait engraisser la chair blanche de ce poisson ! expliqua le chef Eutanasio.

La nuit prenait une luminosité bleue sur la rue Saint-Denis. Les voix des passants, des gens assis aux tables des restaurants voisins, flottaient dans l'air, entre les rires des commensaux qui trinquaient. Supposément, quelque part dans la ville, il y avait des gens qui, possédés d'un amour fou pour un dieu encore plus fou, s'apprêtaient à placer des bombes dans le réseau de métro de Montréal. Je regardais la rue en pensant à la chanson *Marie-Hélène*, elle qui vient juste d'avoir vingt ans et vit dans son petit trois et demi, quelque part sur cette rue. Et Marie qui constate mon silence pensif et pince ma main avec affection, en cherchant mon regard, en disant en silence avec ses grands yeux, à quoi penses-tu, chéri ? Je souris, content d'être à cet instant de la nuit avec elle.

– Mais, est-ce qu'il y a d'autres espèces de ce que tu appelles « du gibier urbain » ? demanda Marie au chef, elle qui revenait à la charge avec son insatiable curiosité.

– Bien sûr, on a au menu l'anaconda de Pointe-aux-Trembles. Sa spécificité est qu'il est alimenté avec de la nourriture pour chats.

Pour une raison que je ne comprends pas, ce sont des gens qui arrivent sur de grandes et bruyantes machines Harley-Davidson qui commandent cette assiette. Bien sûr qu'ils appellent avant pour s'informer du menu du jour et en passant, s'il y a des caméras de surveillance dans notre petit resto. J'ai mes idées. Je ne suis pas un juge de la cour, mais un cuisinier du Plateau. Retournons à notre gros serpent. L'animal grandit plus vite et, à cause de son régime alimentaire, cet anaconda urbain acquiert un goût marin en raison de la farine de poisson qui fait partie de la nourriture pour les félins. Le steak le plus petit est de la grosseur d'un disque compact. Cette viande va très bien avec un vin blanc, ou le fameux « *vinho verde* » portugais.

– Est-ce qu'il y a d'autres espèces rares, semblables au raton-chat ? j'ose demander.

Le chef Eutanasio me regarda avec un air de conspirateur et rapprocha sa chaise de moi.

– Oui, il y a encore des choses bien plus étranges. Au moins à deux reprises, de jeunes sans-abri, ceux que vous voyez près du métro Berri-UQAM, qui sont des squeegees et des punks anarchistes qui se promènent avec leurs chiens, ils ont amené une fois un animal que je n'avais jamais vu. C'était un agneau avec une tête presque humaine, et au regard absent.

– Comme un enfant au regard stupide? dit Marie.

– Ici, madame, la seule chose stupide est la bière lorsqu'elle est vraiment, mais vraiment froide. C'est un ajout à notre langage de la part de notre sous-chef des salades Antônio Noites Dias. Il vient du Brésil, où les gens

commandent des bières stupidement froides. Revenant à ces agneaux au visage presque humain, il s'agirait d'animaux enfuis d'un gigantesque laboratoire pharmaceutique où on est en train de développer des médicaments contre les rejets des tissus après une transplantation d'organes. Ce sont des agneaux auxquels on a transplanté la tête au complet. Il auraient commencé à se reproduire et il y aurait des chasseurs furtifs que l'entreprise paie en or pour chaque animal capturé.

– Est-ce que vous avez cuisiné cet animal?

– Les jeunes voulaient un peu d'argent. La plupart du temps, ils sont très affectueux envers leurs chiens, mais ils ne pouvaient pas tolérer le regard de cet étrange agneau. C'est pour ça qu'ils me l'ont offert. Et oui, nous avons fait un bouillon avec cet animal. Au moment de l'abattre, il nous a tous regardés d'une manière étrange, comme s'il cherchait des paroles dans l'air, et il a fait un bruit qui n'était pas du tout animal. Tous mes gens à la cuisine sentaient qu'ils avaient traversé une frontière, qu'ils étaient rentrés dans un monde étrange, plus silencieux. On a bien assaisonné la viande, d'ailleurs très tendre, beaucoup plus que la viande de bœuf Kobe élevée avec des grains biologiques et de la bière au Japon.

– Donc, vous y avez goûté? je lui dis.

– Comme un cuisinier le fait, sans se laisser emporter par ses préférences, mais plutôt concentré sur la qualité et la richesse des saveurs.

– Et les commensaux? Comment ont-ils réagi?

– Ils étaient une douzaine. Ils ont adoré le goût, mais à mesure qu'ils mangeaient une profonde tristesse les envahissait, à tel point que presque tous se sont mis à pleurer sans savoir exactement pourquoi. Quelques-uns ont demandé une, puis une autre bouteille de vin, mais sans réussir à contenir leurs larmes. Ils mastiquaient sous la lumière des bougies, il y avait un couple d'étudiants, quatre retraités, un policier, un menuisier et sa femme, deux avocats et un autre cuisinier qui travaillait au restaurant « Le petit extra ». À un moment donné, le policier avait sorti son arme pour la déposer à côté de son assiette, sans cesser de pleurer. J'ai eu la trouille pour un instant, mais après, il a payé l'addition et il est parti. Une semaine plus tard, le cuisinier avait réussi à monter sur la croix du mont Royal et s'est « pitché » en bas. Il est mort maintenant. Fracture du cou. Depuis cette expérience, nous ne préparons plus cette viande. Et s'il y a des animaux de cette espèce qui nous arrivent, nous les achetons et notre pâtissier Abou al-Qasim prend soin de les embarquer dans sa vieille van pour remonter jusqu'à la Réserve faunique des Laurentides où ils sont libérés. Qui sait, un jour nous aurons peut-être une espèce unique au Québec.

– Et comment est-ce que vous avez engagé votre pâtissier?

– Vous parlez d'Abou al-Qasim, madame?

– Oui.

– Ah! Ça, c'est une sacrée histoire! Il est venu prendre une tisane un jour et nous laisser une bombe cachée dans une cocotte à pression. Il l'avait laissée sous sa chaise. Quelle histoire!

– Non! dit Marie, avec un geste d'incrédulité, ce n'est pas vrai!

– Vous ne me croyez pas, madame?

Tout à coup, je ressentis le besoin d'un bon whisky, d'un peu de vin ou d'une claque dans la face. L'endroit, l'île au complet semblaient pleins de pyromanes, de pâtissiers, de cannibales, de fanatiques des dieux et de cuisiniers fous. Avant qu'on puisse récupérer notre bon sens et partir, le chef Épitaphe, ou Eutanasio, crièrent fort.

– Abou al-Qasim, viens ici s'il te plaît, et apporte une bouteille d'arak! Nous allons raconter ton histoire!

Aussitôt l'ordre donné, on entendit une explosion de rires parmi les gens qui travaillaient dans la cuisine, comme s'ils allaient écouter une fois de plus une bonne blague. Une minute plus tard, on voyait avancer vers nous un homme aux cheveux longs, les yeux pers, la barbe taillée. J'aurais voulu me pincer le bras pour être sûr que je ne rêvais pas, car c'était exactement le visage de Jésus tel que représenté sur toutes les images des Témoins de Jéhovah. Il avait un regard malin et avançait avec les mouvements d'un chanteur de reggae, une bouteille de Ramallah Golden Arak à la main. Marie me regarda et dit « Je crois que la nuit va être longue, et qu'on va s'amuser pas mal ». Je lui répondis « *Yes, my dear* ».

* * *

GOUTTES DE NUITS

Odelin Salmerón

Finie la course vers l'absence
à travers les plaines.
Je remonte les collines
dépasse Sisyphe
et rassemble les horizons.

Cet étrange arrière-goût de ciel,
persiste sur ma langue.
Parfumée d'orages,
ma voix se cabre
sur le sable.
Un arôme de dialectes plane
sur les dunes de silence.

Il pleut mon verbe
saveur d'enclume
sur ce sentier recouvert de légendes éoliennes.

De mes poèmes pleine
la cruche de l'obscurité
je la peins en Lune,
la pare d'âges-embuscades,
puis goutte à goutte
des nuits je verse dans l'espace.

* * *

MA CLÉEIA

Ángel Mota Berriozábal

Traduit par Nelly Roffé

tu es l'arôme diffus de l'éther
la vapeur de songe dans sa musique vagabonde
la vie au repos dans un brouillard de nacre.
Et ton corps, le froid de l'écume silencieuse de la pluie
dans sa course parmi les ormes.

Tonnerre de bleu, alambique de vents
réunis dans tes yeux.

Tu es l'arôme diffus de l'éther
dans ton corps vibrant et svelte
dans ton sourire qui chante les transports
de ton désir sous la fougère frémissante.

Tu es Mozart en pluie dans la poussière des arbres.
Ton innocente peur est le jade de la brume
le bosquet humide du miroir où naît
la torpeur de tes insomnies errantes sous la rosée.

Et ton corps, furie boréale dans la nuit qui s'élève
lentement en nous.

* * *

RENCONTRE

Gabriela Etcheverry

Traduit par d'Yvonne Klintborn

*Con un cuchillito de luna lunera,
cortaría los hierros de tu calabozo*

Je ne te réponds pas, je ne te regarde pas. Je peux sentir la neutralité que je veux imprimer à mon visage, l'agilité de mon corps, de mes longues jambes élancées. Je laisse mes cheveux camoufler mon visage du côté où tu te trouves. Que fais-tu là, à mes côtés? Tu ne réponds pas et tu ne le peux pas, car je ne t'ai pas posé la question et je n'ai pas l'intention de te la poser non plus. Tu n'as pas répondu non plus aux lettres que je t'ai écrites mais que je n'ai jamais mises à la poste. Je fais quelques pas pour te laisser derrière et ta voix ou ton silence me poursuit. Je suis décidée à me la fermer. Rien de plus aisé, car il n'y a rien à dire. Que de fois la laine s'est enchevêtrée entre mes doigts pendant que je tricotais l'attente que je voulais futile dans le fond. Tu essaies de me prendre la main et tu te moques de mon geste qui se dérobe brusquement pour éviter le contact. Je devine ce qui te fait rire et je presse le pas encore davantage. Je suis sur mon terrain. Je sais parfaitement où me conduisent les rues de la ville. C'est ma carte à moi où tout est à l'envers, les rues, ma maison, l'école et l'église, le bordel, la boulangerie. Je commence à être vraiment fatiguée. J'irais bien m'asseoir, m'écraser quelque part, boire un café, la chaleur du soleil sur la nuque ou le visage. J'ai veillé jusqu'à tard pour soigner les

détails de ma conférence. Malgré un accueil favorable, on ne saurait parler d'un succès sans précédent. « C'est toujours la même petite fille autiste qui surgit dans ses exemples. » Applaudissements, points de vue, révélations, bavardages... boulechitte! Du coin de l'œil je vois tes pantalons, une jambe d'abord et l'autre après : c'est la démarche des gens qui ne veulent pas parcourir la vie par petits sauts comme moi. Je ne te veux pas à mes côtés, je ne te veux pas en parallèle, car tu m'épouvantes, tu me descends, tu me brûles, tu m'ennuies, tu m'emportes dans les airs, je monte avec toi jusqu'à la lune et une fois là-haut, un de nous deux va inévitablement tomber. Qui pousse qui? Les deux en même temps alors, comme des sacs sur le pavé... qui va en ramasser les morceaux pour les remettre ensemble? Mais non, ce n'est jamais les deux, c'est toujours une seule. Humpty Dumpty sur un muret perché, Humpty Dumpty par terre s'est écrasé. Ni les sujets du roi ni ses chevaux... Et il tombe comme une masse amorphe, les yeux grands ouverts, te fixant d'un regard accusateur qui restera cloué à tout jamais. Un banc où m'asseoir, un bistrot où prendre un café... Non, ton hôtel ferait mieux l'affaire si seulement j'en connaissais l'adresse. Peut-être que le chemin que je suis en train de

suivre m'y mènera tout droit. « Arrête-toi un moment, repose-toi. Laisse-moi porter ce sac qui doit bien peser une tonne. » Ne touche pas à mes livres ni à mes papiers, car tu me laisses toute nue. Quatrième étage. Je jette les choses dans le couloir et je poursuis mes pas sans regarder ton visage. Je ne peux pas supporter tes yeux, ton rire, l'élégance nonchalante de tes bras, de tes jambes qui se serrent à présent contre moi, je ne peux pas voir ton visage parce que tu es trop près, je sens ton souffle dans ma bouche, ta salive. Tu aimes être au-dessus de moi. C'est malheureux, car c'est moi qui vais être au-dessus, c'est moi qui vais regarder les choses d'en haut. Chauve-souris glissante, tu t'insinues dans mon corps. Ne ferme pas les yeux, regarde-moi, vois comme je me tortille et me déhanche, la tête bien droite. Les larmes qui coulent comme des fils le long de ton cou retrouveront peut-être les miennes. C'est la rencontre des adieux qui orchestre tous les jus et les fait fondre en un concert in crescendo. La complainte du gitan chantant « Pena, Penita, Pena » vient déchirer l'air d'un gémissement impossible. La corde s'est rompue et je m'affale encore haletante, geignant sur les battements de ton cœur.

* * *

ÉGAREMENT

Gladys Pilar Abumada

Pas en suspens,
Sentiers dissouts
Qui sculptent des voies
Face à l'empreinte égarée
Entre égoïsme et ambition
Les tempêtes effrénées
De cette humanité en doute,
Ont dévoré les miettes
Que notre espoir
A un jour éparpillées

LES FASCISTES SONT DE RETOUR

Hugh Hazelton

(ou peut-être qu'ils ne sont jamais partis)
et maintenant ils parlent ta langue
dans le style de chez nous sans accents étranges
ils vivent à côté
et te surveillent

les fascistes sont de retour
sans les hurlements et la marche à jambe levée
les moustaches absurdes et les yeux globuleux du passé
mais avec la cravate de soie
le sourire des relations publiques
la sincérité réconfortante des pubs au ralenti
le sourcil levé des vedettes des films d'action
pour louer la mission messianique de la nation
aux milliers de mains jointes et de fronts ridés en prière

les fascistes sont de retour
ayant échangé leurs diatribes d'extermination raciale
pour un lexique de démocratie et libération
et surtout de l'intervention militaire humanitaire
pour protéger la patrie contre des alertes de code rouge
troquant les mots aux connotations sinistres contre ceux qui sonnent plus positifs
—bien que le résultat soit toujours le même—
avec des armements mille fois plus meurtriers
et un réseau de contrôle mondial

les fascistes sont de retour
ne criant plus des haut-parleurs dans des rassemblements monstrueux
mais te parlant directement de la télévision dans ton salon
dans un mantra de patriotisme, d'autosatisfaction, de peur et de prophétie
avec des mots simples qui ont l'air de textes sacrés et avec une franchise chorégraphiée
contre un fond d'images inspirantes projetées
derrière des foules d'admirateurs bien soignés
des soldats et des civils rigides qui applaudissent éternellement
(il y a des choses qui ne changent jamais)

les fascistes sont de retour
pour révoquer les traités, abroger les conventions, suspendre les constitutions
mépriser les organismes internationaux
et imposer leur volonté
sans écouter qui que ce soit parce que tout opposant est un ennemi
et les enchevêtrements de responsabilité mutuelle
risquent de bloquer la ligne de mire
(Quand est-ce qu'ils ont légalisé la torture ?
Je suppose que je regardais le match à la télé)

les fascistes sont de retour
et ils veulent s'emparer de ton gouvernement, peu importe où tu vis,
pour extraire et enlever toutes les ressources de ton pays
et te saigner à blanc
envahir quiconque pense différemment, en jurant que ta nation, c'est un état voyou
invoquant la sécurité nationale comme la volonté de Dieu
pour les conquêtes à l'autre bout du monde
(Tu te rappelles du grand danger qu'était la Pologne pour l'Allemagne?)
avec une industrie médiatique
dans laquelle les journalistes rivalisent entre eux pour voir qui peut s'autocensurer le plus
et les vendus et collaborateurs des pays voisins
rêvent d'être récompensés, flattés et même annexés par le grand pouvoir impérial
(Tu te rappelles des mots « Anschluss » et « pays satellite » ?)

les fascistes sont de retour
allégeant les excuses les plus saugrenues inventées par des experts dans la guerre psychologique
à laquelle personne ne croit sauf les délibérément crédules
pour attaquer des pays infiniment plus faibles
avec des assauts éclairs, des hélicoptères blindés, missiles de croisière et des avions téléguidés
mais qui maintenant effacent aussi l'histoire et la culture des pays conquis
pendant qu'ils regardent le saccage des musées, la mise à feu des bibliothèques, le pillage des temples
parce que la destruction complète favorise mieux le contrôle futur
« Comme ça vous pensiez que votre pays avait un passé, hein?
Écoutez, c'est vous qui avez détruit tout cela, pas nous, vous savez »

les fascistes sont de retour
ayant construit des camps de concentration dans des endroits perdus
un goulag fantôme où ils te démontent le cerveau et ne le remonte jamais
et les ayant rempli de gens de couleurs et de croyances différentes
dont ils disent qu'ils sont tellement dangereux qu'ils ne peuvent même pas révéler leurs noms
ils suivent ce que tu écris dis lis et envoies de ton ordinateur
ils te regardent sur des caméras cachées et demandent aux livreurs de pizza de signaler
des particularités de ton comportement
et puis un jour, comme toujours,
ils ne seront plus satisfaits de seulement poursuivre des étrangers et des immigrants
et ils décréteront que toute personne qui pense différemment des normes acceptées
est un danger pour l'État
et peu après
c'est toi
qu'ils viendront
chercher

* * *

The Apostles Review

Numéro 16 – Automne 2015

ISSN 1918-087X

ISBN 978-0-9949543-0-5